

LES OLFACTEURS.

Il sera une fois...

Note de l'auteur : ce scénario n'est pas un scénario, c'est la véritable histoire des olfacteurs.

Voix-off.

Mon père disait toujours que le cinéma c'était mieux quand ça ne sentait encore que le pop-corn...

Images d'archives sur l'évolution du cinéma. Noir et blanc. L'arrivée du son. L'arrivée de la couleur et des effets spéciaux. L'arrivée du numérique et du relief. L'arrivée de la HFR¹...

Voix-off.

En fait, ce qu'il ne supportait pas dans le cinéma actuel c'était sa grosse hypocrisie.

Images d'archives.

Plusieurs dizaines de films qui ont traversé l'histoire. *L'arroseur arrosé*, *le Voyage dans la Lune*, la scène du couteau de *Psycho*, un western avec John Wayne, un autre avec Clint Eastwood. Les images défilent de plus en plus vite. *King Kong* (33, 76 et 2005), *Star Wars* (I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII), *le Seigneur des Anneaux*... Les films Marvel, DC, et une tonne d'autres adaptations. Des films historiques...

Voix-off.

C'est très rare, disait-il, que le cinéma montre la vérité. Et ce n'est pas pour ça de toute façon qu'il a été créé. Le cinéma nous dévoile des mondes imaginaires. Et parfois, ils ont l'air plus vrai que nature.

¹ HFR : High Frame rate. Le cinéma a toujours été tourné et diffusé en 24 images par secondes. HFR c'est au-dessus.

Les images défilent de plus en plus vite – à en faire tomber les épileptiques !

Voix-off.

Et il n'aimait pas que le cinéma veuille à tout prix devenir plus vrai que nature. En fait, ce qui le dérangeait, c'est tous ces gens qui ne voyaient plus leur monde *que* par le cinéma. Certains ne différenciaient même plus les films de la réalité. Dérive dangereuse de quelques fous.

Mon père ne croyait donc plus en rien...

Les images s'arrêtent sur la vue d'une maison. La rue est déserte. Il y a un peu de vent, c'est le crépuscule. Zoom lent sur la porte de la maison.

Voix-off.

Mon père regrettait le temps du cinéma 2S comme certains regrettaient de voir les films noir et blanc se recolorer. Ou comme certains regrettaient les films trafiqués pour leur sortie en Blu-ray ou en holo-cube.

Il savait pertinemment que sans le cinéma 3S, il n'aurait jamais eu de travail. Pire, il n'aurait pas rencontré ma mère et je ne serai pas de ce monde pour vous en parler.

Mon père est olfacteur. C'est un pionnier. C'est même le premier à avoir capturé des odeurs, à les avoir mixées et à les avoir mises dans un film. Il était considéré comme le meilleur de sa profession. Jusqu'à ce qu'il craque et change du tout au tout.

Mais commençons par le commencement...

Mon père c'est lui.

Un homme ouvre la porte et sort dans la rue. Barbe de trois jours, cheveux en bataille. Il relève le col de son manteau et regarde le ciel. Il est habillé d'un simple jean

bleu et porte un T-shirt sous son manteau. Il s'appelle Tim.

Voix-off.

C'était en 2016. Les hommes avaient enfin compris que les voitures volantes de *Retour vers le Futur* ne seraient peut-être jamais au rendez-vous. Et tout stagnait. Les producteurs sortaient des énièmes versions de films déjà revisités dans le passé. Les suites pullulaient et il n'y avait presque plus de place pour du cinéma plus personnel ou original.

Tim s'en va.

Voix-off.

Mon père me racontait que quand il était petit, il avait très souvent le nez bouché à cause de rhumes ou d'allergies. Ma grand-mère me racontait qu'il n'aimait pas se couvrir et qu'il ne supportait pas les écharpes. Il n'avait jamais pris ses traitements.

Quand on disait que l'odorat était le sens le moins développé chez l'être humain, c'était encore plus vrai pour mon père.

Jusqu'à ce qu'il ait 24 ans et qu'il décide de se faire opérer. Et c'est après cette intervention chirurgicale qu'il eut une révélation nasale. Les parfums du monde s'offraient enfin à lui.

Prises de vues de l'homme s'habituant aux parfums des fleurs et des endroits. Montrer qu'il a été un vrai globe-trotteur durant un an. Le voir avec un sac à dos sentir toutes sortes de choses dans les quatre coins du monde : des épices dans le grand Souk. Des nouilles à Pékin. Des fleurs sauvages en haut de montagnes enneigées. L'odeur de la plaine de Monument Valley. Les champs de tulipes en Hollande.

Voix-off.

Quelle découverte ! Tout avait une odeur !

Après son tour du monde, il décida de reprendre ses études pour devenir Nez. Pour information, Nez, c'est le mec qui fait votre parfum.

Mais dans le monde de la mode et du parfum, il s'avéra tout juste médiocre et il n'arriva pas à donner du corps à son travail. Comme un mauvais compositeur qu'on aurait mis dans la cour des Mozart, Bach et autre Vivaldi... Il finit par démissionner et erra sans but à la recherche d'un nouvel emploi.

Il entre dans sa voiture.

Voix-off.

Ce soir-là, alors qu'il était chez lui, le téléphone sonna. Mon père hésita à décrocher. Pourtant ce simple coup de téléphone allait changer sa vie.

Tim regarde sa montre, soupire et il démarre.

— Tim ? fit la voix à l'autre bout de la ligne.

— Lui-même, répondit mon père.

— C'est Daniel ! Je sais que tu ne fais pas grand-chose en ce moment. Je me demandais si tu voulais que je te propose un job ?

Tim et Daniel s'étaient rencontrés la première fois chez une grande marque de cosmétique dont nous tairons le nom. Le premier était un jeune nez en devenir et le deuxième était un commercial chargé de vendre la marque à travers le monde. Ils étaient devenus amis au cours d'une des soirées de lancement qui s'était révélée catastrophique.

Voix-off.

Mais ne nous attardons pas sur ce passé douloureux.

— Désolé, répondit Tim, le parfum, c'est pas fait pour moi.

— Je ne parle pas de parfumerie ! Je te parle d'une nouvelle technologie ! J'ai besoin d'un Nez ! Un Nez qui ait des notions un peu plus vastes que ceux qu'on trouve chez Dior !

Voix-off.

D'accord, donc on peut la citer.

— Pour faire... quoi ? demande Tim.

— Du cinéma mon vieux ! Ecoute, je ne veux pas trop en parler au téléphone avec *Big Brother* qui nous surveille et tout ça. Passe à la maison demain soir. On en parlera pendant le dîner.

— Euh...

— Tu n'as qu'à apporter le vin.

Daniel raccrocha presque aussitôt laissant mon père bouche bée. Il n'avait aucune raison de refuser ce dîner, et pourtant... Jusque-là sa tristesse et sa solitude

l'avaient cloué chez lui. Il ne sortait pas souvent et ne cherchait que l'autodestruction.

Mon père était un dépressif chronique.

Si j'avais existé à ce moment-là, j'aurais peut-être pu lui dire qu'il fallait qu'il bouge et qu'il ne le regretterait pas. Mais il ne me créerait pas avant quelques petites années. Peut-être pensait-il à moi quand il vadrouillait dans ses pensées. Mais j'en doute. Dans ses heures sombres et dans l'alcool, il entrevoyait une lueur, l'espoir qu'un jour il aurait un fils. J'aime le croire, mais c'est un mensonge.

Quand j'y pense. Tout ça ne tient à rien. J'aurais pu ne jamais naître. Qu'est-ce qui l'a fait sortir de chez lui ? Des fois, même lorsqu'on ne veut pas sortir, on se force et...

La voiture démarra (pour ceux qui ne suivent pas, c'est bien la même voiture qu'au commencement, on se raccroche à la prolepse).

Tim s'arrêta dans le Monoprix du coin pour prendre deux bonnes bouteilles de vin. Puis s'en alla directement chez Daniel. Quand il arriva, il se rendit compte que deux bouteilles ne suffiraient peut-être pas. Il n'est pas le seul invité.

Ils étaient huit en tout. Mais durant toute la soirée, il n'eut d'yeux que pour Elodie et ce dès qu'il posa son regard sur elle. C'était une jeune chimiste et il avait à peine osé lui faire la bise tant elle était belle. Blonde, les yeux verts pétillant, un sourire plein de malice, une taille fine et des formes parfaites dans son tailleur.

Après un apéritif bien chargé, Daniel proposa à tout le monde de passer à table. Tim essaya, en vain, de se faufiler le premier sur la chaise à côté de la jeune et jolie chimiste. En vain. Daniel lui proposa la place juste à sa droite.

Après l'entrée et le plat de résistance, l'hôte se leva pour prendre enfin la parole.

— Mes amis, on va tuer ce suspens qui pourrait un peu l'ambiance.

Rire de l'assistance.

— Si je vous ai demandé de venir ici, c'est pour que vous bossiez pour moi. Vous serez bien payé et tout le monde sait que je suis un patron exécrationnel.

Rire général une fois de plus.

Plans sur Elodie qui sourit timidement. On comprend alors que Tim la trouve encore plus belle quand elle rit. Quelle que soit la proposition, mon père espérait alors qu'elle accepterait.

— Si nous réussissons, nous serons riches, continua Daniel, sinon... Je ne préfère pas y penser.

— C'est quoi ton truc ? dit un homme.

— J'ai réuni aujourd'hui une chimiste, deux ingénieurs, un constructeur-architecte, un informaticien et... Tim. Que je vais laisser se présenter.

— Quoi ? Mais ! répliqua l'intéressé, pourquoi ?

— Parce que tu es au milieu du visage ! Fais un effort, ajouta-t-il plus bas.

Tim se leva à son tour mal assuré et regarda chacun des visages des invités qui attendaient en silence de savoir qui était ce mystérieux personnage.

— Je... Hum... Je suis, enfin j'étais, un Nez...

— Qu'il est modeste ! s'écria Daniel, madame, messieurs, nous allons inventer et commercialiser une nouvelle technologie cinématographique. Nous allons offrir au monde ce qui manque dans nos salles de cinéma : des odeurs.

Tout le monde regarda l'homme, ébahi.

— Je ne vous ai pas encore présenté Louis Perrin, continua Daniel en désignant un homme timide encore le nez dans son assiette.

Binoclard, mal à l'aise, perturbé par l'attention que lui portèrent d'un coup sept autres personnes, Louis Perrin sourit faiblement.

— C'est l'homme qui a créé une machine qui diffuse des odeurs et les aspire laissant juste un doux parfum flotter et qui peut être contrôlé à chaque instant. Les ingénieurs et le constructeur seront là pour copier cet appareil et équiper une salle de cinéma entière ! Quant à la chimiste, elle travaillera main dans la main avec le Nez pour créer ces parfums qui seront diffusés. Quant à moi, vous me connaissez tous, je serais la bouche ! Pour gueuler un bon coup ! Bien entendu ce projet est top secret et que vous acceptiez ou non, vous sortirez d'ici en signant une clause de confidentialité. Je veux une réponse demain midi au plus tard, le planning est chargé.

Daniel devint alors plus sombre.

— Personne n'est obligé, personne n'est indispensable. Mais si ça marche, nous serons les premiers... *Olfacteurs* !

Les invités posèrent alors une multitude de questions avec un engouement non-feint. Daniel, satisfait, répondit à leur curiosité sans trop en dévoiler. En partant le soir, chacune des personnes avait déjà signé pour travailler avec celui qu'ils appelaient désormais la Bouche. Ce dernier avait alors demandé à mon père de rester après le départ des autres. Ils avaient à discuter.

— C'est quoi ces conneries ! demanda enfin Tim qui n'avait posé aucune question durant toute la soirée.

— Ce ne sont pas des conneries. Cette technologie... Quand je l'ai vu... C'est le futur du cinéma ! De loin ! Et si nous ne sommes pas les premiers, ça ne sert à rien. Tu n'as jamais eu envie de connaître l'odeur d'un Orc du Mordor ?

— Non, ça doit puer.

Voix-off.

Moi non plus...

— Imagine l'odeur d'un elfe alors avec un parfum de chiotte genre lavande et jasmin ! Ou bouquet de lilas enchantés !

Tim sourit.

— Tu vois, il faudrait associer l'image, le son et l'odeur pour faire du cinéma un art *tangible* ! Pense aux emplois que ça va générer, à la modernité que ça va demander. Après les preneurs de sons et les bruiteurs, on aura des preneurs d'odeurs et des chimistes ! Et imagine la pub ! Axe paiera pour que Iron Man porte son parfum. Dans les magasins, on entendra : *je veux le même parfum que Ryan Gosling* ! Le cinéma vient de prendre une autre dimension... Après la 3D, de la 4D, non de la 5D ! Attends, mieux. Du 3S ! Un cinéma au 3 sens !

Voix-off.

C'est comme ça qu'on a trouvé le nom.

— Mais pourquoi moi ? demanda finalement Tim.

— Tu es le meilleur !

— Daniel...

— D'accord, je ne vais pas te mentir. Je ne veux pas de ces chochottes qui ne veulent pas sentir du cambouis ou qui pleurent dès qu'il y a une odeur de pet.

— Tu en as appelé combien avant moi ?

— Quatre.

Voix-off.

En fait, neuf.

— Et ils ont tous refusé, lâcha Tim, pourquoi ?

— Je n'en sais rien, parce qu'ils sont bien contents d'être dans leur petit laboratoire, parce qu'ils sont mieux payés – mais ça rassure-toi, si ça marche, ça va changer. Ou peut-être parce qu'ils n'y croient pas tout simplement. Ecoute, l'important ce n'est pas de savoir combien de gens j'ai appelé ; l'important c'est qu'on va faire cette aventure ensemble.

— Je ne sais pas...

— Bon, tout ce que je te demande, en gros, c'est d'aller sur un tournage de mettre ton nez un peu partout et de me renifler quelques odeurs. Tu prends des notes et tu reviens ici pour recréer une ambiance.

— Je ne vais peut-être pas accepter.

— Et tu vas faire quoi ? rétorqua alors Daniel plus méchamment, retourner te morfondre chez toi ? Vivre comme une loque jusqu'à ce qu'on te mette à la rue parce que tu ne payes pas ton loyer ? Ne me fais pas rire. Ton avion décolle lundi.

C'était une proposition qu'on ne pouvait pas refuser.

Tim prit le billet que Daniel lui tend. Il avait raison et il le savait.

*

Voix-off.

Voilà un tournage...

Vu d'un tournage en intérieur dans une sorte d'énorme hangar. Une caméra 3D aussi grosse qu'une petite voiture se ballade allègrement au bout d'une grue de tournage. Des fonds verts partout pour seul élément de décor, tout sera ajouté numériquement. Des milliers de mètres de câbles qui courent dans tout le hangar. Des lance-flammes pour les effets pyrotechniques, des ventilateurs pour le vent. Et surtout, des gens qui courent, des gens qui marchent, des gens qui montent un

buffet, des gens avec des lunettes 3D assis devant des écrans...

Voix-off.

Un vrai bordel, en somme.

Mon père me racontait qu'il était difficile voire impossible de sentir la moindre odeur sur un tournage. Surtout en intérieur. Les studios sentaient le renfermé et la moisissure auxquelles se mêlait la sueur de dizaines d'hommes. Même lors des rares scènes tournées en extérieur, il était très difficile de sentir quoique ce soit mis à part les effets spéciaux et leur produits chimiques, ou l'odeur de chaud des projecteurs (voire même une odeur de brûler quand quelque chose s'en approchaient trop, genre insectes, câbles... humains).

Tim était arrivé là-dedans sans poste officiel. On lui avait donné un badge visiteur et il avait accès à ce qu'il voulait car ce même badge était suspendu à un cordon rouge. Il y avait trop de monde pour qu'on lui pose des questions. Une vraie entreprise... Il avait compris que Daniel n'était qu'un producteur du film et que celui-ci aurait été tourné avec ou sans odeur. Il s'était fait tout petit à l'affût de la moindre odeur.

Après un premier jour dans le studio, mon père avait failli abandonner. Les yeux fermés, il arrivait tout juste à deviner quand il était l'heure de la pause-café. Et c'était autant grâce à l'odeur de la boisson (un jus de chaussette quelconque) que par les cris des scripts qui annonçaient ladite pause.

Il appela alors Daniel, resté de l'autre côté de l'océan.

— Tim ! Alors tu ne regrettes pas ! Tu es descendu dans quel hôtel ?

— Je n'y arrive pas ! Je ne peux pas être preneur d'odeur sur le tournage.

— Tu dramatises encore, Tim !

— Je te dis que je ne sens rien ! Les studios puent les effets spéciaux, la transpiration et le café froid. On ne sent que les lampes qui chauffent et du gasoil. Y a trop de monde. En plus l'after-shave du réalisateur est tout simplement abominable !

— Tu ne vas pas jouer ta petite précieuse, toi aussi !

— Je ne dis pas que je ne veux pas. Je ne peux pas ! Il faut faire comme pour le son : recréer l'ambiance en labo !

— Bien, acquiesça Daniel, et pour ce qui est des acteurs en plein effort. Je crois savoir qu'il y a Bruce Willis *et* Bradley Cooper sur le tournage. Il me les faut absolument !! Et pour ton petit plaisir, Jennifer Lawrence !

— Je ne pense pas qu'ils se laisseront renifler en...

— Trouve leurs odeurs ! Je veux que les femmes soient en extase devant les mecs !

— Et s'ils puent ?

— Bradley Cooper est un sex-symbol, il ne peut pas puer !

Tim soupira en raccrochant. Bradley Cooper était une star à son apogée à cette époque. L'année d'avant il apparaissait dans sept films ! Quant à Bruce Willis, c'était encore une légende vivante. Un gros dur qui se voyait proposer de plus en plus de films où il était une sorte de vieux vétéran grincheux. La barbe blanche certainement. Et pour ce qui était de la jolie actrice...

Comment allait-il les renifler tous les trois alors qu'il n'était rien ici ?

Il regarda les deux acteurs jouer durant toute la journée sans jamais les approcher. Cherchant coute que coute une habitude qu'il pourrait utiliser à ses fins, il n'en trouva pas et la journée de tournage s'arrêta là. Le lendemain, seul Bradley Cooper jouait et le surlendemain était le dernier jour de travail pour Bruce Willis. Et bien que Jennifer Lawrence fût sur le tournage durant ces quelques jours, il ne voyait pas comment l'aborder...

Il n'avait que très peu de chance de les coincer.

Le lendemain, il décida de passer la journée près du buffet mis à disposition. Certaines personnes ne lui jetèrent pas un regard. Mais vint le moment qu'il attendait. L'acteur fétiche de la gente féminine s'approcha pour prendre un croissant et un café.

Tim ne bougea pas, comme figé. Voyant que l'homme l'observait sans broncher, Bradley Cooper passa sa main devant les yeux de mon père. Le dialogue qui suit est en anglais sous-titré en français, sauf pour les paroles en italiques qui sont déjà en français.

— Hey ? T'es sûr que ça va ? demanda l'acteur.

— ...

— Hum ? Quelqu'un pourrait brancher ce truc, s'exclama-t-il tout sourire en désignant le jeune olfacteur qui n'en revenait pas.

— Ah ! lâcha Tim visiblement impressionné.

— Vous avez la cafetière dans la main.

— Ah ! *Excusez-moi... Je veux dire sorry.*

— Vous êtes français. *Bonjour. Comment allez-vous ?*

— Bien. Bien et vous ?

Tim servit un café.

— J'aime beaucoup ce que vous faites, dit-il finalement.

— Merci. *Très bon café.*

Et il s'en alla.

L'homme avait l'air véritablement sympathique et avenant. Mon père se maudit. À aucun instant il n'avait pensé à sentir l'acteur, pire encore pour lui, et à cause de ce qu'il avait dans les mains, Bradley Cooper avait une odeur de café ! Il se maudit encore plus quand il apprit quelques jours plus tard que c'était l'acteur préféré d'Elodie et qu'il n'avait pas pensé à prendre un autographe !

Il récupéra finalement sur un siège une petite serviette éponge, utilisée par l'acteur entre chaque prise,

et s'imprégna de l'odeur sous l'œil médusé de la scripte. Il lui sourit faiblement et s'en alla rapidement à l'extérieur où il put enfin sentir la première odeur jamais prise pour un film 3S.

Et pour compléter le tout, il croisa le soir-même Bradley Cooper à sa fête de fin de tournage et reconnut le parfum qu'il utilisait. Satisfait de sa deuxième journée, il prit des notes et enferma la serviette dans un sachet hermétique.

Le lendemain, il n'aurait plus qu'à récupérer une serviette de Bruce Willis et le tour serait joué !

Mais quand il arriva sur le tournage le troisième jour il vit qu'un homme tenait la serviette de Bruce Willis ainsi qu'une cannette de soda.

Durant toute la prise, il retint son souffle. L'action était intense et, comme à son habitude, Monsieur Willis, combattait une demi-douzaine de cascadeurs réels, tirait avec une arme factice récupérée sur un cascadeur, balançait une réplique rigolote... et faisaient d'autres trucs un peu étranges qui ne se trouveront de sens qu'au montage une fois tous les effets spéciaux en 3D rajoutés, et tout ça pieds nus ! *Yipikai !*

Et entre chaque prise, il venait vers son assistant qui lui tendait la canette. Il s'essuyait le front avec sa serviette personnelle. Les maquilleuses lui faisaient une retouche. Et il peignait sa barbe blanche... Comment l'approcher ?

L'assistant semblait plutôt frêle. Il s'approcha doucement.

— Monsieur, commença-t-il, pourriez-vous me donner la serviette de...

— Hors de question ! C'est pour Monsieur Bruce !

Tim soupira et voulut appeler Daniel pour renoncer (encore). Il avait quand même l'odeur de Bradley Cooper ! Il se rappela que son ami lui avait dit de prendre le taureau par les cornes et de montrer qui était le patron.

— Le cinéma est un monde où celui qui parle le plus fort à toujours raison, avait-il dit.

Tim s'approcha de l'assistant et inspira un grand coup.

— Hey camarade. Vu comment tu tiens la canette, tu ne vas pas faire long feu dans ce métier. Le soda va finir par être chaud. Si tu veux un conseil, va-t'en chercher une autre avant que Monsieur Bruce ne boive ça.

— Mais...

— Qu'est-ce que tu fous encore là ?! Tu veux être viré ? File-moi ta serviette et cours chercher un autre soda.

L'assistant hésita mais devant le regard de mon père, il n'insista pas et partit en courant vers le distributeur à l'extérieur du studio.

Voix-off.

Je ne crois pas trop à cette version... Et je ne saurais jamais vraiment comment mon père a obtenu cette serviette. À l'époque, il manquait cruellement d'assurance... En tout cas, à chaque fois que mon père me racontait cette scène, il ajoutait toujours plus d'insultes et de violence. Si bien qu'aujourd'hui quand il explique comment il a l'odeur de Bruce Willis, ça ressemble un peu plus à ça.

— Mais t'es qui incapable ! Tu vois bien que le soda de Monsieur Willis est chaud à le tenir comme ça !! Petite merde ! T'as envie de te faire virer ! cria Tim, c'est qui ce connard qui ne sait même pas tenir un soda !?

— Mais...

— Mais... Mais quoi ?! Il n'y a pas de mais ! Je vais appeler le producteur direct pour lui expliquer pourquoi Bruce Willis ne veut pas finir le tournage de son film ! Et tu ne trouveras plus jamais de boulot ici ! Ni ailleurs !

Mon père fit semblant de prendre son portable et fit le numéro de chez lui. Quand il comprit qu'il appelait

vraiment quelqu'un en entendant la tonalité, l'assistant paniqua et commença à gesticuler.

— Ne secoue pas ça comme ça connard ! Tu vas enlever les bulles et Monsieur Bruce aime ses sodas pleins de gaz ! Et c'est quoi cette serviette ? Du coton ? ! Mais tu veux le tuer ! Tu ne sais pas qu'il est allergique au coton !

— Depuis le début, je... euh...

— Putain mais finis tes phrases aussi. J'en ai marre ! Aller casse-toi. Va voir la compta et ne repointe plus jamais ta pauvre et misérable gueule sur le plateau.

Voix-off.

Vous trouvez ça légèrement extrême ? Certains soirs, il y a même une version où il s'en prend au réalisateur qui ne met pas assez l'acteur en valeur.

Bruce Willis vint finalement vers lui. Tim n'en menait pas large face à ce géant du cinéma. Il prit le soda et but une gorgée. Puis récupéra la serviette pour s'essuyer le cou, la tête et la poitrine. Il la lâcha dans les mains de mon père et s'en alla en lâchant un *thank you*. Mon père crut défaillir et il en parle encore comme s'il ne s'en était pas remis. Une bouffée de chaleur monta jusqu'à son visage.

Par réflexe, il s'essuya le front avec la serviette...

— Et merde...

Voix-off.

Oui. Il y a un peu de mon père dans l'odeur de Bruce Willis.

Quant à la Jennifer Lawrence... Eh bien, mon père n'a jamais été très clair là-dessus. Il raconte tout simplement qu'il a couché avec elle. Ça rendait ma mère jalouse mais vous comprenez.

— Au nom du cinéma, je me suis sacrifié !

Je crois que nous ne connaissons jamais la véritable histoire.

Ceux qui ont vu le film furent subjugués par l'odeur à la fois sensuelle, animale et très féminine de Jennifer Lawrence. Les critiques disaient qu'elle était simplement parfaite et que le subtil mélange de parfum apportait une réalité artistique unique. Quant à ceux qui connaissaient l'actrice... ils *savaient* qu'elle sentait comme ça !

— Tu as lu ça ? s'exclama mon père en montrant le journal à Elodie, il écrit *l'odeur de Jennifer Lawrence est celle d'une déesse certainement captée par un olfacteur de génie... ou peut-être par quelqu'un d'intime !*

— Ta gueule !

Ce fut la dernière fois qu'ils en parlaient. Tous les deux en tout cas. Mais dès qu'elle n'était plus dans le coin. Mon père continuait de s'en vanter et montrait la coupure de presse qu'il avait gardée sous cadre.

Voix-off.

Je suis certain qu'il ne sait pas que personne ne le croit...

*

Mon père disait toujours qu'il avait continué ce travail pour rester avec Elodie. Comme la jeune chimiste avait accepté l'offre de Daniel, ils travaillaient souvent ensemble. Il restait avec elle tous les jours. Il lui donnait des explications sur ce qu'il avait senti, ils lisaient ses notes. Elle l'aidait à créer de nouveaux parfums et il se contentait souvent de faire quelques observations.

Les consignes de Daniel avaient été très claires, ils devaient créer une ambiance.

— Pas un putain de déo pour chiotte !

Alors ils passèrent des heures, des jours et des semaines ensemble. Bien qu'un peu gênés ou timides au

début (ils avaient toujours travaillé seuls), mon père et Elodie se mirent à parler énormément par la suite.

— Comment es-tu arrivée là ? demanda Tim.

— Comme toi, je suppose, on m'a appelée.

— Pourquoi avoir dit oui ?

— Je suis bien payée et... non... Tu vas trouver ça stupide.

— Dis-moi, insista Tim.

— Je voulais changer le monde.

— En donnant des odeurs aux films ? s'exclama Tim.

— C'est nouveau ! se défendit-elle, visiblement vexée, c'est un gros projet. Je voulais faire partie de quelque chose comme ça.

— Ne le prends pas mal. Je me demandais juste pourquoi une aussi brillante chimiste faisait ce travail.

— Je ne suis peut-être pas aussi brillante que ça.

Il y eut un long moment de silence.

— Je suis un raté, dit Tim pour briser la glace, Daniel m'a appelé en dernier parce que de *vrais nez* ne voulaient pas de ce boulot.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'un Nez est presque toujours chouchuté. Ils travaillent tranquillement et ont des postes en or. Quand j'étais sur le tournage, je n'étais rien. La scripte a failli me renvoyer parce qu'elle me prenait pour un fétichiste.

— Moi, je crois qu'un jour ils voudront tous devenir Olfacteur.

— Je ne crois pas. Tu as déjà entendu quelqu'un dire : je veux être bruiteur ? Les métiers qui font rêver c'est toujours acteur, réalisateur... Cascadeur.

Elle sourit.

— Nous verrons, reprit-elle, bien, passons à ce *monsieur Bruce*. Ça ressemble à ça ?

Elle tendit une petite languette qu'elle avait imbibée dans un petit tube à essai au bord évasé. Tim sourit à son tour et hocha la tête.

— Tu savais qu’il y avait de la pêche dans Bruce Willis, remarqua-t-elle.

— Avec toutes celles qu’il distribue, renchérit Tim, ça ne m’étonne pas.

Ils se mirent à rire.

Voix-off.

Et c’est ainsi que mon père commença à séduire ma mère.

Il voyageait beaucoup pour sentir toutes ces ambiances pour le film. Il restait souvent en ligne avec elle. Il lui racontait tout et n’importe quoi par téléphone... Elle lui demanda de prendre un maximum de photos pour l’aider à synthétiser des parfums déjà connus. Il arriva à lui faire parvenir des bouquets.

Parfois, il essayait de négocier un billet pour elle auprès de Daniel qui parfois, à sa grande, surprise accepta. Ainsi, ils firent plusieurs voyages ensemble. Ils virent l’Afrique avec les chutes Victoria. Le Tibet et cette odeur si particulière des yaks. Et même les plaines sauvages mongoles.

Pendant leur tour du monde, quand ils eurent fini d’aborder leurs histoires personnelles, mes parents parlaient de cinéma. Ils adoraient tous les deux ce qu’on appelait le septième art.

Pour une des ambiances du film, qui se passait sur une planète extraterrestre couverte de jungles très denses, et si certaines scènes extérieures avaient été tournées dans une forêt au Panama, Tim avait décidé de partir au cœur du Brésil, sur les bords de l’Amazone.

Il me raconta un jour cette folle aventure dans la jungle.

Il avait trouvé un guide qui voulait bien l’accompagner en pleine brousse. Ils prirent le bateau et remontèrent le fleuve. Arrivés loin de toute civilisation, ils

débarquèrent dans la jungle. Quand mon père partait en voyage seul, il prenait des photos et enregistrait beaucoup de sons. Une fois rentré, cela lui permettait, disait-il, de se replonger dans l'ambiance et de retrouver les odeurs plus facilement.

Mais cette fois, il eut du mal à bien *sentir* la jungle.

En effet, le guide empestait la friture ou l'huile de moteur, ou les deux s'il utilisait l'une pour faire l'autre.

Se croyant plus malin qu'il ne l'était réellement, mon père décida de s'éloigner. Et dès que le guide eut le dos tourné pour soulager sa vessie, Tim s'aventura seul dans la brousse.

Il marcha assez longtemps et assez vite humant l'air pour faire oublier à ses narines l'horrible odeur de friture. Il se retrouva très vite seul au milieu de la jungle et s'enivra de tous ces parfums qui explosaient directement dans sa tête. Il prit des centaines de photos, fit des croquis et s'enfonça encore plus profondément. Il sentit chaque feuille, chaque tronc, chaque fleur... Derrière cette langoureuse odeur de moisissure et d'humidité, chaque fragrance était un bonheur.

— Nez... Quel métier stupide. Le monde sauvage, ça, ça sent bon !

Chaque son était aussi très particulier : des craquements, des croassements, des sortes de gloussements et des chants d'oiseaux.

La nuit tombait vite dans la jungle et il décida qu'il devait faire demi-tour. Mais, vous l'aurez deviné, il ne trouva plus le chemin. Il était perdu, seul, dans la plus grande jungle du monde. Et il tourna en rond pendant deux jours qui durèrent une éternité.

La nuit, les odeurs étaient très différentes. Et les bruits encore plus inquiétants. Mon père s'imaginait des jaguars derrière chaque buisson ou n'importe quels autres monstres nocturnes. Et malgré sa panique, mon père nota chacune de ses idées. Il essaya de ne pas sombrer dans la folie.

Le sol grouillait d'insectes, il entreprit d'en sentir quelques-uns et se demanda si le cinéma du futur recréerait toute l'ambiance jusque dans l'apparition *tactile* de moustiques, de cafards ou même de serpents... Autant projeter un film dans un zoo...

Au matin du troisième jour, mon père reconnut une odeur familière et se précipita vers elle. Accompagné d'une bande de joyeux locaux qui semblaient avoir la même passion pour l'huile de vidange, son guide le cherchait. Tim se rua vers cette odeur de friture désormais salutaire. Et il fut finalement retrouvé. Il s'écroula de fatigue dans les bras de son guide. Jamais une frite n'avait senti aussi bon.

Cette histoire devint une légende. Et mon père voulut lui rendre hommage.

Voix-off.

Dès lors, dans chaque scène de jungle dans un film, il y a toujours une petite odeur de friture. Il faut un bon nez pour la repérer mais l'odeur est devenue indissociable de la jungle. Certains olfacteurs l'ajoutèrent même dans chaque film.

Aujourd'hui, la *Chagas Smell* (du nom du guide Antonio Francisco de Chagas) est aussi connu que le *Wilhelm Scream*.

*

Les ingénieurs de Daniel avaient bossé sur le système olfactif d'un des plus grands et des plus beaux cinémas parisiens. Sur la base des travaux de Louis Perrin, ils avaient réussi à intégrer des diffuseurs de microparticules qui envoyaient des odeurs au bon moment – c'est-à-dire quelques millisecondes avant la venue de l'objet odorant à l'écran. Des ventilateurs ultrasilencieux placés aux quatre coins de la pièce

aspiraient ces microparticules pour ne laisser qu'une impression éphémère.

Voix-off.

Je dois l'avouer, je n'ai jamais compris le procédé. Mon père non plus. Il aime à penser que c'est magique. Autant que toutes ces petites images qui défilent et qui bougent sur le grand écran devant...

À l'avant-première mondiale, le film fut projeté dans le premier cinéma 3S au monde à Paris. Toute l'équipe du film avait été conviée même les fameux olfacteurs placés au rang de stars grâce à un budget promotion assez faramineux. Tim et Elodie, ainsi que les trois ingénieurs du projet (Daniel en avait embauché un autre en renfort) avaient peaufiné leur montage et leur machine pour que tout soit paramétré à la seconde près. Bien entendu, il était conseillé de ne pas avoir de rhume pour profiter pleinement de toutes les subtilités des odeurs et dans l'ensemble tout était parfaitement calibré.

Chaque plan avait son mélange d'odeur. L'ambiance tropicale restait durant toutes les scènes de jungles. Les scènes avec les vaisseaux sentaient l'acier, le soufre et la sueur (capté dans un porte-avions de la NAVY). Tim avait même eu la chance de pouvoir aller renifler le bureau ovale de la maison blanche ce qui rendait la scène avec le président américain ultra-réaliste quand on savait que l'odeur du bureau était la même ! Et une partie de la promo était justement basée sur l'idée de rendre un film encore plus vrai.

Je vous raconterai une autre fois toutes les procédures auxquelles il avait fallu se plier pour pouvoir entrer dans la maison blanche.

Une partie du film, très orientale, avait été tournée dans les déserts marocains et turcs où mon père avait passé des jours entiers pour, disait-il, *sentir chaque grain de sable*. Il avait ajouté dans la scène son souvenir du

Grand Souk qu'il avait visité plus jeune. L'odeur du désert (sur cette planète désertique donc) était très particulière, car bien qu'elle ne fût très discrète de prime abord, elle rendait l'ambiance de la salle plus chaude voire même pour certain suffocante.

La scène finale où Bradley Cooper embrassait (enfin) Jennifer Lawrence était tout juste magnifique. Devant des jardins verdoyants aux mille-et-une fleurs, dans un somptueux palais de marbre et d'or, l'odeur était magnifique.

Les écoles d'olfaction en parlent encore comme un classique, chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre. Un critique dira même qu'il n'avait plus besoin de voyager pour être immergé dans l'orientale Aggrabah, cette planète magnifique aux accents orientaux et aux décors (numériques) faramineux absolument somptueux.

Voix-off.

Ah oui. Je ne vous ai même pas parlé du film en lui-même.

Il s'appelait *Symbols*. Et il avait été le premier sujet de dispute entre les deux cinéphiles qui seraient bientôt mes parents. Ma mère ne comprenait pas qu'on puisse avoir autant d'argent pour des effets spéciaux et ne rien mettre dans un scénario. Elle venait sans doute de s'apercevoir que le cinéma manquait cruellement d'originalité. La pauvre...

— C'est quoi l'histoire dans tout ça ? avait demandé Elodie quand Tim était rentré du tournage.

— C'est compliqué, répondit mon père.

— Mais tu as lu le scénario ?

— Oui... Enfin non...

— Oui ou non.

— Oui.

— Et ça parle de quoi ?

— C'est compliqué, répéta Tim.

- Je déteste quand tu fais ça ! s'énerva Elodie.
- Mais, je ne peux pas te le résumer comme ça...
- Tim !
- Attention ! *Spoiler Alert !*

Voix-off.

Si vous n'avez pas encore vu ce film, fermez les yeux et bouchez-vous les oreilles. Oh ! Et si vous ne faites que lire... Sautez le paragraphe.

— C'est l'histoire d'un pauvre type – Bradley Cooper – sur une planète en train de mourir – la terre – qui veut changer de vie et voyager avec les colons dans l'espace. Il sait qu'une planète, Aggrabah, je crois qu'elle s'appelle...

— Pardon ?

— Laisse-moi finir. Je disais cette planète est couverte de minéraux qui ont fait la fortune des rois locaux et il rêve de s'y installer. Malheureusement, il est trahi par le capitaine du vaisseau, joué par Jean Dujardin, ses mimiques sont gigantesques soit dit en passant et il a été très facile à sentir... Et ils débarquent sur une planète couverte de jungle. Je ne te raconte pas comment Dujardin l'embobine... Bref ! En tout cas, il joue un méchant aussi charismatique que diabolique.

» Là, Bradley Cooper tombe sur un vieux sage un peu fou – Bruce Willis – qui semble surpuissant et à le pouvoir de lui enseigner trois symboles. Il pourra utiliser ces symboles autant de fois qu'il le veut mais chacun de ces trucs ne fera qu'une action. Genre il dessine dans l'air une sorte de croix et il a beaucoup d'or, ou il fait un arc de cercle et devient plus fort. Bradley Cooper, intelligent, ne choisit que deux pouvoirs et embarque le maître des symboles pour continuer le voyage.

» Mais Jean Dujardin voulait aussi récupérer Bruce Willis pour devenir le maître d'une armée surpuissante avec des soldats aux trois symboles. Il veut aussi devenir maître des symboles et donc, il suit Bradley Cooper. Qui

atterrit sur la planète Aggrabah et tombe amoureux d'une princesse – Jennifer Lawrence. Mais le vieux fou est finalement récupéré par Jean Dujardin et la guerre éclate. Bradley Cooper lève une armée de rebelles pour défendre le palais et malgré la puissance de feu des soldats aux trois pouvoirs, il réussit à exploser Jean Dujardin. La bataille est magnifique. Elle se passe à la fois dans les airs, sur terre, dans l'espace. Tu verrais les effets spéciaux. Finalement Bradley Cooper se marie et voilà.

» Mais juste pour la petite histoire, Bruce Willis en devenant maître des symboles est prisonnier de sa fonction et Bradley Cooper décide d'apprendre comme dernier symbole celui de la liberté et le libère...

— C'est ça le film ? demanda Elodie.

— Dans les grandes lignes, répondit Tim

— C'est juste Aladin !

— Dans les grandes lignes... Maintenant que tu le dis, ça ressemble un peu. L'histoire des symboles...

— Ne te fous pas de moi, Tim, tu le savais depuis le début. Comment peut-on dépenser autant de pognon dans un film sans payer le scénariste qui te monte une bouse en trois minutes chrono ?

— Les scénaristes sont deux quand même !

— Ça n'empêche qu'ils ont dû l'écrire en une soirée !

— Je parierai sur dix minutes... Mais c'est un thème universel.

— Pourquoi ne font-ils rien d'original, bordel !? On a passé des mois à bosser sur un film qui n'a absolument aucune histoire.

— T'es dur avec Aladin.

— Hitchcock disait... commença Elodie

— Oh ! Non... Pas Hitchcock...

— Pour faire un bon film, continua-t-elle imperturbable, il faut trois choses : une bonne histoire, une bonne histoire et une bonne histoire.

— Aladin est une histoire sympa !

— Alors autant faire Aladin ! Pourquoi partir dans une guerre spatiale et en faire un film de SF ?! C'est quoi leur problème ! Pourquoi ne pas les peindre en bleu pour rendre ça encore plus crédible ?!

— Le génie était bleu. Je ne sais pas ce que ça donnera au montage.

— Tu m'énerves ! Même toi tu n'y crois pas alors pourquoi tu défends ça ?!

— Parce qu'il nous fait vivre ! cria mon père.

La dispute était devenue bien moins drôle et Tim était passablement agacé. Elodie se calma presque aussi vite qu'il avait élevé la voix.

— Je me fous de savoir ce qu'il raconte. Tout ce que je sais c'est qu'on m'a demandé de donner un corps – une réalité – à ce film. J'ai traversé jungle et désert pour ça et ça m'a plu. Il n'y a pas de mal à aimer les films pop-corn.

Elle baissa les yeux, presque gênée.

— Et je ne suis pas scénariste ! ajouta Tim sur le même ton.

Ils ne reparlèrent plus de ce film ou en tout cas ils n'allèrent plus aussi loin. Ils auraient, de toute façon, l'occasion d'en faire bien d'autres avec de vrais scénarios. Et finalement, ils allèrent tous les deux dans cette immense salle pour voir l'avant-première qui allait changer la face du cinéma.

Le film était une véritable claque visuelle. Les reflets sur le corps retravaillé en 3D de Bruce Willis étaient tout simplement magiques. Les décors somptueux, les effets ultra-réalistes, film bien réalisé, bien joué, bien monté, c'était surtout les odeurs qui firent frissonner le public. Les gens poussaient des gloussements de surprise, ils regardaient parfois autour d'eux l'air de se poser la question existentielle : qui a pétié ? Certaines odeurs leurs chatouillaient les narines, ils fronçaient les sourcils, reniflaient et s'immergeaient complètement. La réalité des lieux était presque palpable : ils étaient *dans* le film !

À la fin de la première, toute l'assemblée se leva et applaudit pendant de très longues minutes. Il n'y avait eu aucun problème et tout le monde avait été bluffé. Daniel monta sur scène avec les acteurs et le réalisateur. Il sembla lui murmurer quelque chose à l'oreille et un des producteurs demanda aux olfacteurs de monter à leur tour sur scène. Comme ils hésitèrent, Daniel prit le micro.

— Mesdames et messieurs, avant de vous parler du film, j'aimerais vous présenter ceux qui vous l'ont fait sentir : les *Olfacteurs* !

Alors que les nouveaux héros traversèrent la salle, les applaudissements redoublèrent, les gens tapaient des pieds, certains sifflaient ou hurlaient des bravos. Bradley Cooper fit un signe à mon père et Jennifer Lawrence lui adressa un clin d'œil sous le regard noir d'Elodie.

Et c'est ainsi que pour la première fois mes parents se retrouvèrent face à des gens qui les acclamaient. Même Bruce Willis vint vers Tim pour lui dire quelque chose comme :

— *You perfectly caught my smell! Great!*

Et Tim ne put s'empêcher de se souvenir du jour où il avait *parfaitement capté* l'odeur de l'acteur international.

Daniel était venu au labo tout sourire pour sentir les stars. Il avait commencé par l'actrice principale et était tout bonnement tombé amoureux. Bradley Cooper avait parfaitement l'odeur du sex-symbol qu'il semblait être. Puis il avait mis le nez au-dessus de l'échantillon de Bruce et avait grimacé.

— Putain, ça chlingue !

— C'est Bruce Willis après un effort... avait répondu Tim.

— Sincèrement, renchérit Elodie, je ne trouve pas que ça pue.

— Vous êtes une femme, c'est normal. Ce sont vos hormones qui parlent. Mais il ne peut pas sentir ça.

— Bruce Willis... avait commencé mon père.

— Bruce Willis est un acteur. Il travaille, il transpire, il pue comme tout le monde, l'avait interrompu Daniel.

— Je ne trouve pas qu'il pue.

— Vous ça va ! Mais dans le film, c'est juste un maître des symboles, aux pouvoirs extraordinaires, le nœud central de l'histoire le point de départ de toute l'histoire et il ne peut pas puer !

— Ecoute, Daniel, tu m'as dit qu'il fallait coller à la réalité. Si...

— Je ne te demande pas de mentir. Juste de mettre en valeur la meilleure odeur... Bordel ce n'est pas un humain ordinaire !

— Mais !

— Ecoute. Si les acteurs trouvent qu'ils sentent mauvais, ils ne nous suivront pas. S'ils ne nous suivent pas, les producteurs, qui achètent l'image de marque d'un acteur *bankable*, comme on dit, ne nous financeront pas. Et si les producteurs ne nous filent pas de fric, c'est direct au chômage. On n'aura pas de seconde chance ! C'est ça que tu veux, être viré avant d'avoir réellement commencé !

— D'accord... répondit mon père.

Et ils retravaillèrent l'odeur du maître des symboles.

À cet instant, mon père profitait de tout ça, récoltant les applaudissements comme autant de récompenses. Peut-être était-ce Elodie qui avait raison : ils avaient changé le monde à leur manière. Il se rapprocha d'elle et leurs mains se cherchèrent. Depuis le début, il ne voulait que ça. Depuis le début, c'est elle qui l'avait attiré dans cette aventure. Il avait cherché à la séduire, il s'était donné à fond pour ne pas passer pour un gros naze, il avait tout fait pour l'impressionner se privant parfois de

sommeil pour montrer que c'était un bosseur. Quoiqu'il arrive désormais, ils avaient enfin réussi ensemble.

Le contact fut électrique. Depuis des mois qu'ils travaillaient ensemble, il n'avait jamais touché sa peau. Son cœur battit de plus en plus vite. Ce n'était plus le public, c'était Elle ! L'excitation monta. Elle le regarda dans les yeux. Ils n'étaient déjà plus collègues. Elle le vit différemment. Ce n'était plus l'homme un peu pataud qu'elle avait longtemps côtoyé. C'était un pionnier.

C'était le début d'une des plus grandes aventures du cinéma. La fête juste après l'avant-première fut monumentale. Mais mon père et Elodie s'éclipsèrent discrètement. Il l'emmena chez lui et, à leur manière, ils fêtèrent cette nouvelle ère.

Voix-off.

C'est là que je fus conçu...

*

Extrait d'une interview de Daniel Schifman par Emilie Besse.

Le lendemain de la première dans le JT de 20h de TF1.

EMILIE. Bonsoir.

DANIEL. Bonsoir.

EMILIE. Alors vous êtes un des producteurs du film *Symbols* et surtout l'inventeur de ce nouveau concept, l'olfaction. C'est-à-dire mettre de l'odeur dans des films de cinéma. Alors comment on fait ?

DANIEL. À vrai dire, ce n'est pas moi qui ai inventé le concept, je l'ai financé. Et je pourrais vous expliquer pendant une heure comment marche la machine, mais ce soir, je voudrais juste parler de *magie*.

EMILIE. Alors le film est magnifique, on est complètement immergés, emportés par un tourbillon d'images, de sons et d'odeurs, est-ce que ça a été dur de recréer un nouvel univers ?

DANIEL. Vous savez, dans mon métier, le plus dur a été d'imposer mes idées, ensuite, j'ai juste fait confiance à Tim Viillard, mon Nez, qui s'est déplacé aux quatre coins du monde pour sentir des parfums et être au plus juste avec l'environnement.

EMILIE. Certains de vos détracteurs parlent d'une manipulation pour faire encore plus d'argent. La place de cinéma odorisé est passée à plus de 15 euros !

DANIEL. Il faut quand même qu'une entreprise soit rentable. Mais nous ne voulons pas reproduire les erreurs du passé. Avec la 3D – pardon, le relief – les spectateurs avaient l'impression de se faire flouer, de ne pas comprendre quel était son intérêt. Il a fallu du temps et de très bons réalisateurs qui l'utilisaient à la perfection pour leur faire comprendre que ce n'était pas une histoire de pognon. Alors que ce n'était que ça ! Le cinéma 3S (pour 3 sens) apporte une véritable valeur ajoutée, l'immersion est totale. Et pour ce neuvième anniversaire de la crise, mon secteur va créer des milliers d'emplois. J'embauche ! Je paie mal, mais j'embauche. (Rire). Cela prouve que l'olfaction est faite par des passionnés.

EMILIE. Vous n'avez pas peur que les américains boycottent cette invention française ?

DANIEL. Je ne crois pas, non. Nous transformons toutes les salles à travers le monde, nos usines tournent à plein régime et j'ai une vingtaine d'ingénieurs qui travaillent sur la version deux encore plus pointue. Les salles de cinémas commençaient à se vider. Je propose de les remplir à nouveau ! Cette technologie ne peut pas encore être importée dans les salons, l'expérience des salles sera donc véritablement unique.

EMILIE. Justement en parlant d'avenir, comment le voyez-vous ?

DANIEL. J'ai depuis ce matin des dizaines de coups de téléphone. Nous avons déjà signé un contrat pour les quatre prochaines superproductions de Warner-Paramount. Disney vient de me demander de réodoriser les huit *Star Wars* et de travailler directement avec eux sur le neuvième. J'ai un geek qui voudrait bien sentir les Orcs du Mordor, Peter Jackson, si tu m'entends.

EMILIE. Mais vous n'avez pas peur que tout aille trop vite finalement ?

DANIEL. Bien sûr que tout va trop vite. Je suis passé de 7 à 140 techniciens travaillant soit dans les salles, soit à l'élaboration d'une banque de données d'odeurs, inexistante pour le moment. Nous voulons rester les premiers, nous voulons faire notre travail correctement. J'ai déjà embauché une dizaine de gestionnaires et Bouygues nous bâtit un immense siège de l'olfaction au cœur de Paris ! Le monde change !! Et s'il va trop vite, il faut s'adapter !

*

Le film resta au cinéma pendant toute une année et durant toute cette période la salle ne se désemplit pas. Il écrasa tous les records du monde d'entrées et de recettes. Un oscar d'honneur fut remis à Daniel l'année suivante pour le meilleur montage odorant... Le monde du cinéma ne pouvait ignorer cette avancée.

Et comme l'avait annoncé la Bouche, le travail continuait de plus belle pour fabriquer en usine et équiper les salles de la toute nouvelle technologie d'olfaction. Mon père et ma mère continuèrent de travailler sur de nouveaux films jusqu'à ma naissance et même après...

Quand j'eus quatorze ans, la plupart des cinémas étaient équipés pour l'olfaction et le cinéma 3S était devenu habituel... Les olfacteurs étaient plus nombreux et travaillaient en plus étroite collaboration avec les réalisateurs – comprenez qu'ils avaient un vrai poste dans les studios.

Certains réalisateurs refusaient de *faire du cinéma qui puait*. Mais ils étaient peu nombreux et Daniel espérait que la demande serait assez forte pour les faire fléchir.

Mon père avait arrêté de travailler pour prendre du bon temps et s'adonner à une activité plus créative : la peinture. Ma mère était devenue consultante et parcourait le monde. Daniel, loin d'être ingrat, leur avait proposé ce poste à tous les deux. Mais mon père disait qu'il avait gagné assez d'argent avec l'olfaction pour partir en retraite et élever son fils.

Voix-off.

Il avait tort.

La Base de Données d'Odeurs (BDO) qu'il avait montée avant de partir continuait d'être utilisée même si les olfacteurs devaient toujours inventer de nouveaux parfums.

Pour la petite histoire, Daniel n'embaucha jamais les neuf nez qui avaient refusé de travailler avec lui pour le premier film et pourtant, certains avaient lourdement insisté.

Le seul genre cinématographique qui avait été épargné par l'odeur, était le gore. Aucun réalisateur n'avait trouvé d'olfacteur consentant et aucun producteur ne voulait faire sentir l'odeur de vieux cadavres torturés.

Il y avait bien eu un essai, un film nommé *Frontière 2*, mais la plupart des gens avaient quitté la salle en cours du film et avaient surtout exigé le remboursement.

En outre les odeurs proposées étaient juste désagréables et ne convainquirent pas les spectateurs restants.

Bref, les gens n'allaient pas au cinéma pour vomir. Mais quand on lui disait ça, Daniel répondait :

— Pas encore...

Et il avait raison.

Il fut producteur de SAW XX et décida qu'il fallait frapper un grand coup. Il devait faire comme pour le premier film avoir des ambiances réelles, faire une promotion énorme pour que les gens aillent voir le film le plus abominable de tous les temps. Et ça marcherait, certaines personnes se filmeraient dans les cinémas en train de vomir alimentant le buzz autour de la *punchline* : tiendrez-vous en apnée ?

Mais les olfacteurs étaient devenus presque aussi précieux que des nez. Ils ne voulurent pas détruire leur organe pour sentir la moisissure, la merde et la mort. Daniel ne se posa pas longtemps la question. Il fallait réengager le premier olfacteur...

*

Quand mon père avait appris que le film d'horreur serait en olfaction et quand il avait vu les affiches – encore polémiques – elles montraient le titre SAW suivi de deux personnes crucifiées en X, couvertes de sang et de blessures, la tête baissée cerclée d'une couronne d'épines – il s'était demandé qui pourrait bien odoriser le film.

C'est à cet instant que le téléphone sonna. Et il comprit.

— Saw XX ! s'exclama Tim, tu sais, je n'ai déjà pas aimé le un... Et c'était le meilleur de loin. Encore un film pour faire du fric...

— Non ! Là, il y a un beau scénario et en plus on se plonge dans la jeunesse du tueur au puzzle. Le twist final est hallucinant ça va être terrible. C'est gore et ils veulent absolument l'olfaction !

— Es-tu obligé de prononcer olfaction à l'américaine. C'est français !

— C'est une marque déposée comme ça. Tu dis bien Spräite et pas sprüite quand tu commandes un Sprite.

— J'aime le Seven-up.

— Tu dis up !

Tim ne put s'empêcher de sourire. Au téléphone, Daniel reprit.

— J'ai besoin de toi !

— Je ne vois pas pourquoi je devrais recommencer tout ça. J'ai fait mon boulot et...

— T'as été génial sur le dernier Spielberg. Les gens sont sortis de la salle en répétant qu'un extraterrestre *devait* réellement avoir cette odeur. Dès qu'il y a un truc qui n'existe pas, tu es le meilleur. C'est grâce à ça que tu as eu ton oscar !

Voix off.

Oui, mon père a eu un oscar.

Ici montrer des images de Tim avec la statuette en or en costume noir sur la scène devant tous les professionnels du cinéma américain.

— Tu es un véritable artiste ! continua Daniel.

Tim connaissait les méthodes de la Bouche. Elle savait parler, c'était son métier premier et il ne devait pas se laisser faire. Il devait revenir au sujet principal avant d'accepter sans le vouloir.

— Là on parle de sang, de torture, de merde, de corps putréfiés, reprit-il, je n'ai jamais senti ce genre de trucs et ça ne me tente pas. Ce ne sont que des illusions à l'image, tu peux trouver des illusions à l'odeur.

— Il y a déjà eu des essais. Tu as vu *Frontière 2* ? Les gens n'y ont pas cru. Il nous faut du vrai.

— Et je dois faire quoi ? Je torture des gens dans ma cave et je les renifle ?

— J'ai déjà tout prévu. Tu vas suivre une unité d'élite du FBI. Tu vas sur de vraies scènes de crimes. Je t'organise tout ça. Et tu seras payé double quel que soit le prix que tu demandes !

— Daniel...

— Triple !

— Je ne suis pas intéressé.

— Ecoute, fais-le pour moi. La plupart des olfacteurs sont devenus de véritables starlettes. Tu es le meilleur que je connaisse.

— Combien tu en as appelé avant moi ?

— Quatre.

Voix-off.

Toujours neuf.

— Je n'étais que le premier quand rien n'existait, renchérit Tim.

— Tu es toujours le premier ! Souviens-toi d'où je t'ai sorti. Tu me dois bien ça.

— J'attendais cet argument.

— Tim, je déteste avoir à te dire ça mais tu n'as pas le choix. Il date de quand ton oscar ?

Tim sembla déstabilisé par la question.

Voix-off.

J'avais quatre ans.

— Dix ans qu'il prend la poussière sur une étagère chez toi. Et pendant ce temps qu'as-tu fait ?

— Je...

— Je vais te le dire. Tu peins. Je ne suis pas expert, mais jusque-là, combien ça t'a rapporté tout ça ?!

— Tu ne parles que de pognon.

— Qu'est-ce qui fait vivre ta famille ?

Tim se sentit soudain stupide...

— Elodie, continua Daniel, tu sais qu'on en demande de moins en moins aux consultants ? Les équipes de tournages sont rodées et l'olfaction se vend toute seule. Tu t'intéresses à ce que vis ta famille ou tu te contentes de peindre et d'aller chercher le gamin à l'école ?

Tim raccrocha, dégouté. Daniel n'avait jamais été aussi acide avec lui. Mon père voulut ignorer les paroles du producteur. Mais il se rendit vite à l'évidence.

Le soir même, Tim mis son nez dans les papiers. Il découvrit que ses comptes restaient immanquablement dans le rouge depuis des mois. Il était au pied du mur. Les raisons ? Petit, par exemple, j'avais été très malade et le traitement, partiellement remboursé, était la cause de bien des dépenses de mes parents. Il y avait le crédit de la maison, les impôts, les loisirs...

Mon père rappela Daniel immédiatement.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Tim.

— Je veux du vrai.

— 700.000, dit-il.

— À la livraison.

— 100.000 maintenant.

— Non, j'investie pas autant d'un coup. Mais tu seras producteur exécutif. Si le film marche – et si tu fais bien ton taf, il marchera – tu auras bien plus.

Mon père suivit un entraînement rigoureux fait de tests physiques et psychologiques à l'académie du FBI. À ces trois mois d'instruction, s'ajoutèrent trois semaines de briefing et de compte-rendu censés le préparer à ce qu'il allait voir. Puis il partit avec une équipe chargée des pires meurtres des États-Unis. Avant ça, mon père n'aurait jamais cru qu'il y avait autant de crimes violents – et pourtant, il imaginait qu'il y en avait énormément.

Il comprit enfin l'expression *puer la mort* quand il rentra dans une pièce où un cadavre pourrissait depuis plusieurs jours. Il vit des horreurs échappées d'esprits

malades, des corps mutilés ou dépecés. Il découvrit aussi une cave où un père pédophile avait enfermé ses filles dans une hygiène si terrible que l'une d'elle n'avait pas survécu avant l'arrivée des agents.

Les odeurs étaient horribles.

La chair grillée ne sent pas le steak au miel poêlé. Le sang est bien plus ferreux et acide quand il est là depuis longtemps. Même séchée, l'odeur des excréments mélangés à des morceaux de chair était insurmontable et mon père ne gardait pas les maigres repas qu'il consommait.

Mon père revenait toutes les deux semaines à la maison. Un peu plus différent à chaque fois. Je le surpris à pleurer dans les bras de ma mère. C'était, malheureusement, le début de la fin. Elle lui avait demandé de renoncer, mais il ne pouvait pas et ils le savaient tous les deux.

Quand il revint après quatre mois passés avec le FBI, il n'était plus le même homme. Il ne tremblait plus, même de froid. Il ne souriait plus et avait le teint pâle. Il parlait très peu, voire pas du tout. Il ne nous raconta jamais ce qu'il avait vu ou vécu et ma mère n'en savait réellement rien.

Et nous imaginions le pire.

Lorsqu'il fallut un chimiste pour synthétiser les odeurs, il demanda à ce qu'Elodie soit écartée d'office préférant travailler avec un parfait inconnu. Plus d'une fois, mes parents se disputèrent à cette période. Elle lui reprochait de s'emmurer dans le silence et d'avoir perdu le goût de la vie. Et il ne se défendait pas.

La dernière dispute fut la pire. Caché derrière la porte, j'avais tout entendu. Je me souviens avoir été terrifié par mon père qui s'était énervé comme jamais.

— Tu ne sais pas ce que j'ai vu et *senti* là-bas ! cria Tim.

— Evidemment, tu ne parles plus. Tu ne dis plus rien !

— C'est grave de vouloir te préserver ?!

— Tu veux me préserver ? Tu crois que je ne suis pas capable d'affronter ce genre de choses !

— Tu en es incapable !

— C'est pour ça que tu ne veux pas travailler avec moi ?!

— Oui !

Elodie hésita les larmes aux bords des yeux. Elle savait que ça pouvait aller plus loin et elle était terrifiée.

— Laisse tomber tout ça, on va prendre des vacances tous les trois.

— Je ne peux pas...

— Pourquoi ?

— Nous avons besoin de cet argent, dit Tim.

— Mais non...

Tim hocha la tête tristement. Elle le savait.

— Qui es-tu devenu ? renchérit Elodie, tu ne souris plus. Tu reviens le week-end sans dire un mot plus pale et plus maigre chaque semaine... Tu deviens un véritable fantôme !

Mon père perdit patience et explosa. Mais cela ne se traduisit pas par des cris ou des coups, il baissa les yeux et parla avec une voix calme et cruelle.

— Tu commences sérieusement à me casser les couilles là.

— Enfin une émotion ! Même si c'est la colère !

— Je n'ai aucun compte à te rendre !

— On a toujours été une équipe ! Il y a d'autres moyens d'avoir cet argent, on peut... On peut rebondir !

— Tu sais qu'on en a besoin. Pour le petit.

— Arrête !! Je ne peux pas... On ne peut pas continuer comme ça.

— C'est ça, dramatise !

— Pardon ?

— Tu me fais tout ce cinéma parce que je ne veux pas travailler avec toi ! Ce n'est pas pour ça que je te hais !

— Encore heureux ! Mais ça sert à quoi !? Tu disparais, tu m'écartes. Qu'est-ce que je dois comprendre ?!

— Ce que tu veux, rétorqua mon père.

— Je veux que tu redeviennes toi !!

— Je suis moi !!! hurla mon père.

— Alors c'est moi...

Elodie réprima un sanglot se rendant compte de ce qu'elle allait dire.

— C'est moi qui hais ce que tu es devenu...

Tim baissa la tête. Dans le silence, ils entendirent un autre bruit. C'était moi. Je pleurais derrière la porte. Ma mère ouvrit et ils s'aperçurent que j'étais juste là. Mon père, gêné, détourna les yeux de mon regard. Ma mère s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Elle me murmura que tout allait bien se passer. Sa voix douce me rassura un moment. Elle me prit la main mais au lieu d'aller vers mon père, comme je l'espérais, elle se dirigea vers l'autre bout de la maison.

Tim, dépité, secoua la tête. Il resta seul dans son bureau...

Et tout empira.

Mes parents divorcèrent et mon père s'enfonça un peu plus dans la dépression. Si les tensions avaient été fortes au moment de la rupture, désormais, il n'y avait plus que de la tristesse. Il se plongea alors dans son travail et ne sortit que très rarement du laboratoire. Nous ne serons jamais ce qui avait poussé mon père à finir ce film. Était-ce un sens du devoir mal placé ? Sa fierté ? L'argent ? Quoiqu'il en soit, il voulut donner la moitié de ce qu'il gagna à ma mère qui refusa...

— Je préfère rester dans cet état-là. Ces souvenirs m'aident à savoir que tout n'a pas été vain. Rester déprimé m'aide à me sentir mieux. Je reste stable. La vie passe plus lentement. Et un jour, tout s'arrêtera...

Le chimiste entra dans la pièce.

— Tu me parles ? demanda-t-il.

— Non... répondit sombrement Tim.

Le peu de temps qu'il passait avec moi, il me parlait de la vie, de l'hypocrisie, du cinéma et de ma mère surtout. Je crois qu'il n'a jamais cessé de l'aimer.

Tim refusa de me laisser venir au laboratoire pour travailler avec lui. Plus jeune, il m'avait souvent emmené pour que je découvre des odeurs. Je me régalaïs parfois à en faire moi-même et il me disait ce qu'il en pensait. Parfois quand il ne trouvait pas, il inventait un monstre ou un animal fantastique et me décrivais chaque détail à partir de son parfum. Quand j'étais satisfait de son histoire – et j'adorais l'écouter – il prenait un tube à essais, notait les ingrédients et surtout le nom du monstre qu'il avait inventé. La BDO répertorie encore quelques odeurs cachées de ce genre.

Pour mon père, Saw XX serait réel. Les gens comprendraient par quoi il serait passé. Les images et les odeurs devaient être retranscrites à la perfection pour que tous aient un aperçu de l'horreur, de la mort et de la souffrance.

Moins de trois mois avant la sortie officielle du film, Daniel fut enfin accepté dans le laboratoire et une fois de plus, la vie de Tim bascula.

Après la projection test dans les locaux, Daniel ne décoléra pas et déversa toute sa frustration et son dégoût sur mon père qui resta impassible.

— C'est quoi cette merde !! J'ai presque envie de gerber quand le type s'arrache la queue pour trouver la clé. Je vais te dire, à la fin, je n'osais plus respirer par le nez, ni par la bouche. J'asphyxiais. T'es malade !!

— C'est exactement ce que tu m'as demandé... répliqua Tim.

— Je veux un truc qui pue, un truc gore, d'accord ! Mais quelque chose de respirable. Je veux que les gens soient dégoûtés, pas qu'ils sortent de la salle. Je veux de l'horreur mais de l'horreur qui reste... *commerciale* !!

— Je croyais qu'on rendait le cinéma plus réel.

— Ne sois pas naïf. Ce n'est pas un documentaire. Le cinéma ne sera jamais réel. Réveille-toi. Putain. À trois mois de la sortie, tu me pongs cette merde !

Tim secoua la tête.

— Tu m'as bien baisé, dit-il...

— Pardon ?

— Envolés tes beaux discours sur le 3S. C'est juste du fric pour du fric... Tu crois que je ne connais pas tes combines ? Les acteurs changent de déodorants ou de parfums à chaque tournage. Ils ne se laissent plus approcher sans agent. Vous vous faites du blé avec ces putains de placement de produits. Encore et toujours plus de produits ! Tu arroses qui tu peux et on a l'odeur du nouveau *Freedent* quand l'acteur parle en gros plan à l'écran.

— Tu sais combien j'ai investi là-dedans ?! Tu crois que je suis une association à but non-lucratif. Redescends mon pote.

— T'es une merde.

— Et toi ? Tu sais tout ça, mais tu ne dis rien ?

— Je ne suis plus Olfacteur. Ça ne me regarde pas. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi j'étais parti ? Je suis sorti de l'olfaction quand j'ai compris que vous foutiez des phéromones dans vos mélanges pour que les femmes mouillent leur culotte devant les héros et que les hommes se branlent sur les James Bond Girls ! Vous avez utilisé

le nez pour faire passer des messages subliminaux. L'olfaction est devenue une arnaque et les gens ne le sentent pas encore.

— Tu crois quoi ? Il faut que ça devienne rentable !

— C'est pour ça que les olfacteurs ne voyagent plus ? Que les acteurs négocient par contrat l'odeur qu'ils veulent sentir.

— Ça s'est toujours fait ! Tu crois quoi, comment s'appelait l'autre pouffiasse qui ne voulait pas voir son profil droit plus de 30 secondes par film ! C'est pas d'aujourd'hui les contrats à la con !

— Mais là tu t'attaques à un truc moins visible. Les gens ont l'œil maintenant pour voir des placements de produits. Ils sont habitués et ne se laissent pas avoir. Mais ils n'ont pas encore le nez ! Tu t'introduis directement dans leur inconscient ! Et le pire c'est de voir les ventes de Dior exploser après chacun de tes films !

— Alors c'est ça ! Tu leur en veux encore ?

— Bien sûr que je leur en veux ! cria Tim, regarde ce qu'ils ont fait de moi !

— Tu étais un mauvais nez, tu as eu de la chance que je te tire des égouts !

— Tu n'as plus aucune éthique. Mais un jour, les gens s'apercevront de ce que tu as fait. Ils comprendront que tu les as abreuvés d'odeurs subliminales pendant des années ! Les odeurs au cinéma... J'aurais dû m'en douter...

Voix-off.

Les odeurs font appels à notre passé primaire. On dit que c'est le sens le moins développé chez l'Homme et pourtant notre inconscient sait les traiter. Par exemple, les femmes sont attirées par des odeurs masculines d'hommes éloignés d'elles génétiquement...

— Je vends du rêve...

— Tu manipules notre instinct.

Daniel passa la main dans ses cheveux, un tic nerveux qui trahissait sa colère. Il regarda Tim et le pointa du doigt.

— J'ai misé sur toi, tu me dois tout. C'est parce que j'ai engrangé du fric que tu peux élever ton gosse sans rien faire !

— Et t'as tout foutu en l'air. Sais-tu seulement ce que j'ai vu avec le FBI ? Tu sais ce que j'ai senti ? Tu te rends compte de l'horreur humaine !

— Tu as toujours eu le choix !

— Je t'emmerde Daniel !

— Finis Saw XX, tu seras bien payé et après tire-toi avec ton pognon. Tu sais quoi ? Tu finiras seul, Tim.

Daniel se dirigea vers la sortie.

— Les rêveurs comme toi ne devraient jamais faire de cinéma, lâcha-t-il.

Tim resta seul au laboratoire et se remis à faire des mélanges. Pourquoi continuait-il ? Sa loyauté naturelle ou sa stupidité ? Il avait perdu ce qu'il aimait plus que tout et tout ça pour quoi ?

Pour rien.

Il voulait protéger sa famille. Il l'avait détruite. Il avait été torturé, il ne prendrait jamais sa revanche. Il voulait faire un film choc, il ferait une merde insipide.

Et l'autre pourrait toujours y ajouter des éléments de peur. Quelque part dans notre inconscient, il y a des odeurs qui nous font encore peur. Notre cerveau de Cro-Magnon craint encore les bêtes sauvages, par exemple. Oui, la peur à une odeur...

Tim ouvrit un flacon de sirop. Le seul sirop qu'il avait toujours détesté étant gamin, c'était un des prémices de l'odeur de la peur.

— Il y a du Toplexil dans la mort...

Et il continua ses mélanges...

Saw XX fut un énorme succès. Le bouche-à-oreille marcha du tonnerre et comme prévu, des gens se filmèrent au cinéma en train de vomir. Son réalisme fit polémique et Daniel dû se défendre.

— La réalité choque toujours, vous ne vous rendez peut-être pas compte de ce qu'endure la police, les gendarmes, les pompiers ou même les médecins légistes quand ils découvrent ce genre d'horreurs.

Tim éteignit la télévision sur cette phrase, bouillant de rage. Mon père détestait ce film car il le trouvait superficiel et hypocrite. Il le détestait d'autant plus qu'il lui avait fait renoncer à sa femme.

— Arrête de te leurrer. Tout est de ta faute...

Il n'apparut même pas au générique.

Il se fixa alors un but : la reconquérir.

— Elodie. Je t'aime. Tu me manques tellement. Tu es la femme de ma vie.

Ça ne servait à rien de laisser ces messages sur le répondeur de ma mère. Mais mon père était désespéré. C'est quand on a perdu quelque chose qu'on se rend compte à quel point c'était précieux. Il voulut écrire une lettre.

Mais qu'est-ce qu'une lettre aujourd'hui ? Une aberration ? Une folie ? Juste l'ancêtre des mails ? Une connerie désuète et insensée ? La seule explication logique, j'ai encore besoin d'écrire, le papier à une odeur si singulière. Je me souviens, petit, on parfumait nos lettres. Il y avait un sens à tout ça. Mais ne serait-ce pas plus simple de mettre un statut Facebook : j'aime Elodie, mais je me soigne. Ou un tweet, 140 caractères sont presque trop quand on peut juste dire JTM ou <3 ! Non... J'avais envie d'écrire une lettre pour la plus merveilleuse des femmes que je connaisse...

En vain, Elodie avait déjà tourné la page et s'était même trouvé un nouveau compagnon. Elle n'était pas du genre à revenir en arrière et encore moins à s'apitoyer sur son passé. Il lui avait fallu du temps pour tout oublier, mais ce qui était fait était fait. Elle ne lui laisserait pas de seconde chance.

Et mon père en revint au point de départ. C'était un homme sans emploi, dépressif, dans un monde où de plus en plus de personnes prenaient le cinéma pour une réalité dans laquelle il fallait absolument s'immerger...

La question était pourquoi les films devaient-ils être de plus en plus réalistes ? Est-ce parce que le public devenait de plus en plus exigeant ? Non, c'est qu'il était de plus en plus habitué aux effets et ne supportait plus de se laisser emporter dans l'imaginaire comme avant.

Certains vieux films étaient remis au goût du jour et l'olfaction commençait à se miniaturiser pour pouvoir entrer dans les salons !

Et Tim se fichait de tout ça. Il ne pensait qu'à Elodie et plus il y pensait, plus elle l'ignorait. Il savait par son fils qu'elle partait en voyage avec son nouvel amour et qu'ils étaient heureux. Chaque bonne nouvelle le poignardait.

Elle avait définitivement abandonné le monde de l'olfaction et avait monté son laboratoire où elle travaillait sur le cerveau humain. Elle changerait le monde avec ses recherches. Elle avait déménagé aux Etats-Unis et Tim ne la reverrait probablement jamais. Et il s'enfonça de plus en plus dans la dépression.

Voix-off.

Jusqu'au jour où...

Dix ans sont passés. Je suis allé chez mon père pour lui rendre visite. Il était en peignoir devant la télévision. J'avais eu une idée en sortant de mon école de cinéma.

— Papa, dis-je, je sais ce qu'on peut faire pour que maman revienne.

Voix-off.

Mensonge. Je savais ce qu'on pouvait faire pour le sortir de sa torpeur. Le retour de ma mère était un espoir fou.

— Elle n'est plus avec son Kevin ?

— Il s'appelle Johnny...

— Ouais, je savais que c'était un nom débile.

— Papa !

Il grogna.

— Bref. Quelle est ta brillante idée mon jeune garçon ? Ta mère se moque bien de savoir si je vais bien ou non.

— D'une, c'est faux. De deux, elle aimera toujours l'olfacteur qui sommeille en toi. Il faut que tu fasses *ton* film.

— Ecoute, je n'ai pas envie de raconter mes relations sentimentales compliquées à mon fils. Alors si tu n'as pas d'autres idées géniales, laisse-moi regarder la télé.

— Je voulais simplement t'aider.

— Très gentil. Mais ça ne marchera pas.

Je suis sorti sans dire un mot, déçu.

Mais je connaissais mon père, il lui fallait juste un peu de temps pour réfléchir. Avant de partir, je laissai une caméra sur la table. Si la vie n'était qu'une comédie quand le cinéma se cherchait une réalité, il comprendrait le message.

Redeviens ce que tu es...

La porte se referma sur moi.

Voix-off.

Je n'étais pas là quand il a commencé. Mais j'imagine très bien ce qui s'est passé. Il a d'abord regardé la caméra posée sur la table. Puis il l'a prise dans ses mains et l'a allumée. Il s'était mis à filmer sa maison et le constat qu'il en avait fait c'est qu'il était devenu trop vieux, trop laid et qu'il devait se prendre en main.

Il a d'abord eu faim et a décidé de se filmer en train de faire une recette. Tout doucement, il rentrait dans le personnage...

Puis il avait fait un petit monologue pour expliquer ce qu'il faisait là et pourquoi il comptait faire ce film...

— Je ne sais pas, commença-t-il, je ne sais pas ce que je fais avec cette caméra. Je ne sais pas pourquoi je suis là. Je crois... Je crois qu'il faut tout remettre en place. Se reconstruire ligne par ligne. Sortir de cette morne torpeur. Réécrire le scénario d'une vie. Vous connaissez tous le cinéma, vous connaissez tous l'olfaction. Mais connaissez-vous notre histoire ?

À mesure qu'il parlait, il reprenait confiance. Il avait plus d'assurance dans la voix et ses paroles étaient plus fluides.

Voix-off.

Vous ne connaissez pas cette expression, mais moi oui. Regardez ses yeux. Mille idées traversent le crâne de mon père. Il pense comme un joueur d'échec, il est déjà sur d'autres coups. Il sait déjà où il veut aller. Il a tant de choses à faire...

Il alla dans la salle de bain, se rasa, se doucha et se parfuma.

Devant le miroir.

— J'utilise Christian Dior ! Pour l'olfaction, ça sent trop bon, argumenta-t-il.

Puis il laissa tomber le flacon qui explosa au ralenti sur le sol. Faire table rase du passé.

Il s'habilla avec un beau costume et il sortit. On ne voit qu'une silhouette en contre-jour qui traversait l'entrebâillement de la porte.

Bien entendu, on coupera le passage où on le voit revenir, rater sa prise, revenir, recommencer et finalement reprendre la caméra.

TITRE : Les Olfacteurs.

*

Mon père organisa le premier casting sauvage en pleine rue – premier pour un film non-pornographique, précisons – et m'appela pour l'aider à la réalisation. Bien entendu, la plupart des gens qui passaient dans la rue le prenait pour un fou. Mais il fut approché par certaines personnes qui semblaient intéressés.

Bien qu'il ne fût pas pauvre, il ne pouvait pas produire seul. Il devait trouver quelqu'un pour l'aider et il ne voyait qu'une personne pour financer ce film.

Tim entra dans le bureau de Daniel.

— Salut, dit celui-ci.

Mais il ne bougea pas ni ne leva les yeux vers le visiteur. Il semblait très fatigué. Mon père s'assit en face de lui.

— Je tombe peut-être mal, demanda-t-il.

— Je n'aurais pas la force de t'engueuler si c'est ça que tu veux dire.

— Je ne viens pas pour ça. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Les temps sont durs. L'olfaction devient une véritable mode, les concurrents sont nombreux et les autorités enquêtent sur certaines pratiques. Il y a l'Odoramax qui propose une odeur en 3D. Je n'ai toujours pas compris le concept. Et certains m'accusent d'édulcorer les odeurs.

— D'un autre côté, hésita mon père, c'est un peu vrai.

— C'pas pareil ! s'énerma Daniel. Et si tu es venu me faire la morale barre toi ! Sans moi tous ces petits branleurs seraient au chômage !!

Daniel se tut quelques secondes et sembla se replonger dans ses papiers. Il oublia presque Tim dans la pièce. Puis il releva les yeux.

— Enfin bon... t'es là pour quoi ?

— J'ai besoin de toi.

— Pour ?

— Produire mon film.

— Parce que tu fais des films maintenant ?

— Oui, j'ai commencé le casting.

— Et ça parle de quoi ?

— De nous. Des olfacteurs. Je filme notre histoire pour... pour que les gens sachent. Et pour reconquérir Elodie.

— Noble entreprise.

Daniel resta pensif.

— Qui as-tu pris dans mon rôle ?

— Un type qui te ressemblait. Je l'ai croisé dans la rue. C'était un casting un peu à l'arrache.

— Ah ? répondit Daniel, j'aurais bien vu le vieux là, qui jouait dans James Bond.

— Pierce Brosnan ?

— Ouais, voilà !

— Je n'ai pas les moyens...

— Et qui joue ton rôle ?

— Moi...

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu sais qu'en 20 ans tu as pris un peu de brioche, t'as des rides et des cheveux grisonnants ! T'es encore en train de rêver mon vieux... Il te faut un vrai casting. Toi jeune, moi jeune. Toi vieux, moi vieux. Ton fils. Elodie !

— Je n'ai pas les moyens de...

Tim s'interrompt, soupira et s'enfonça dans son fauteuil. Daniel connaissait un peu le milieu. Il alluma sa cigarette et en proposa une. Mon père refusa poliment et les deux hommes restèrent assis en silence, le regard dans le vague comme hypnotisés par les volutes de fumée.

Quand ils reprirent la parole, c'était en même temps.

— Tim.

— Tu crois que...

Un blanc puis ensemble à nouveau.

— Vas-y.

Encore un silence puis ils se mirent à rire. Ce fut très certainement un fou rire idiot qu'ils ne purent l'un comme l'autre contrôler. Mais ça leur fit du bien.

— Tu crois qu'on peut rejouer nos vies ? demanda Tim en se calmant.

— Attends, on a vieilli depuis.

— On se teindra les cheveux. On commencera par les scènes les plus récentes pour nous laisser le temps de maigrir et tout ça.

— Voyons.

— On peut le faire non ? Avec du maquillage. On va raconter la genèse des olfacteurs !

— Tim.

— Daniel.

Le producteur sourit.

— Tu m’as convaincu !! Mais laisse-moi organiser un vrai casting...

Un vrai casting n’est pas très intéressant. Et si on se passait de cette scène où deux hommes se retrouvent derrière une table après avoir passé des coups de téléphone dans toutes les agences pour voir des comédiens de tout âge, de talents et d’horizon variés qui se battent pour un rôle que certains refuseront en lisant le scénario...

*

— Mon père disait toujours que le cinéma c’était mieux quand ça ne sentait que le pop-corn...

— Non... Fais-le plus posé, me dit mon père, c’est une voix-off. Ça doit être plus lent, plus grave. C’est la première phrase qu’on entendra. Elle pose les fondations de tout le film.

Pendant plus de six mois, nous avons tourné toute l’histoire de mon père. Bien que nous ne sachions toujours pas comment la finir. Le scénario avait déjà changé plusieurs fois et le montage avait déjà commencé.

C’était une production assez chaotique, je dois l’avouer... Le genre de chose qu’on n’apprend pas à l’école car on ne doit *pas* le faire.

Tout y était passé. La réunion du samedi soir, Bruce Willis et sa serviette, la légende de Jennifer Lawrence, le film de Spielberg et l’oscar. La plupart des stars avait bien voulu jouer leur propre rôle – Daniel avait encore des relations – et nous avons eu accès à des images d’archives exceptionnelles.

Tim s’était amusé à faire et refaire tous les degrés de son histoire avec la serviette en rajoutant toujours

plus. Nous les avons tous gardé. Cela finissait par un coup de boule au réalisateur.

Mon père avait même voulu tourner une scène de sexe avec Jennifer mais Daniel refusa en demandant à l'olfacteur de raconter la véritable histoire ! Tim n'en démordit pas et maintint sa version mais le producteur, aussi entêté que lui, n'appela jamais la jolie actrice.

Ils étaient retournés dans la jungle, ils avaient traversé le désert. Daniel et Tim ne lésinaient pas sur les moyens, partant parfois tous les deux la caméra au poing.

Le tournage s'était bien passé même lors de l'arrivée du sosie de ma mère. Elle lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Et même s'il ne disait rien et restait très professionnel, j'avais vu mon père lever les yeux du scénario et tressaillir. Ça n'avait duré qu'une dixième de seconde, mais un dixième de trop. Il avait eu un pincement au cœur... En plus, c'était une bonne actrice et arrivait à prendre les mimiques et les postures d'Elodie. Ce qui était très troublant...

Voix-off.

Mon père et Daniel travaillaient main dans la main. Ils avaient des idées différentes, mais ils semblaient réussir à s'arranger. Ils étaient pointilleux, voilà tout et se disputaient parfois sur des détails. Disons-le franchement, ils s'engueulaient souvent pour rien...

Comme cette fois-là :

— *L'arroseur arrosé* c'est obligé ? demanda Daniel.

— L'histoire du cinéma... commença Tim.

— Justement, dès qu'il y a un peu d'images d'archive, on balance *l'arroseur arrosé* ! Alors que bon, c'était pas du vrai cinéma. C'était un film de vacances fait en deux minutes.

— Et le cinéma découle de ces deux minutes !

Le producteur grommela comme il en avait l'habitude.

Tim 1 – 0 Daniel.

Ou encore :

— J'ai une idée ! Si on rajoutait ce film sur Louis XIV ! Tu te souviens comment j'avais trouvé l'odeur du Roi Soleil. Les SDF à la gare de Lyon que j'avais fait entrer dans le Sephora !

Tim semblait content de proposer cette idée.

— Non, répliqua Daniel.

Il avait fermé le débat d'un seul mot et Tim baissa les yeux.

Tim 1 – 1 Daniel...

Et ça avait continué comme ça. Ils étaient en désaccord sur tout, mais l'un réussissait à imposer son idée à l'autre. Et souvent, c'est Tim qui menait...

Enfin, jusqu'à l'olfaction.

Cela avait toujours été leur plus gros point de discorde. Cette fois, Daniel voulait enlever tous les filtres pour retrouver les véritables odeurs.

— Même pour Saw XX ?! s'exclama mon père, on fait une comédie romantique !

— Notre engueulade ne dure pas longtemps, l'odeur de SAW XX ne sera que suggérée. Au mieux ! Il faut qu'ils sachent ce que tu as vécu. Il faut qu'ils comprennent. Ce ne sera qu'une goutte de puanteur. Notre histoire est fantastique et elle est un océan de parfums inimaginables. Mais il faut passer par là.

— Mais je voudrais plutôt essayer de l'atténuer.

Cette partie du tournage avait été la plus difficile pour mon père. Les techniciens et les décorateurs plateaux avaient réussi à recréer à la perfection certaines scènes de crimes que Tim avait découvertes avec le FBI. Trop réalistes, nous crûmes un moment qu'il allait retomber en dépression. Son visage perdit toute couleur, il était livide. Les yeux vides et mornes. Sans maquillage,

on eut dit qu'il avait pris vingt ans de plus... Il nous assura après le tournage qu'il jouait la comédie, mais nous aurons toujours des doutes.

— Merde ! Tim ! reprit Daniel, ça a toujours été l'inverse. Normalement, tu dois me dire qu'on ne doit pas mentir et *tu as raison* ! Une dernière fois fais-moi confiance...

Il y eut un silence.

— Tu sais, continua Daniel, je peux te l'avouer. Après avoir rejoué ma vie – notre vie – je me suis aperçu que tu avais raison. À chaque fois, je me suis revu en train de te dire que le cinéma n'était pas ce que tu croyais. Et pourtant, il fallait que faire ce que tu as fait. Quelqu'un devait le faire !

— Même si c'est un peu tard, ça me touche... Merci, répondit Tim.

— Merci à toi vieux frère. C'est magnifique ce qu'on a fait là. Et je ne pense pas te l'avoir dit avant.

Il y eut un autre moment de silence où Tim se concentrait sur ses notes et un tube à essai.

— Tu vas faire quoi quand tout ça sera fini ? demanda Daniel.

— Je ne sais pas. Et toi ?

— La production me plaît. Le cinéma me plaît. Mais je crois que je commence vraiment à être trop vieux pour tout ça. Après ce film, je prendrai des vacances...

— Tu veux partir où ?

— Avec toutes les odeurs que tu m'as fait découvrir... J'aimerais bien faire le tour du monde. Tu vois, je me suis trompé. Pour moi, l'olfaction a toujours été un artifice de plus. Pourtant, tu as toujours tout fait pour être au plus proche de la réalité. Et dans un film, l'odeur est la plus réelle des choses. Elle ne trahit pas. Ou plutôt elle n'aurait jamais dû trahir. Et je suis responsable de tout ça. Tu as vraiment été partout et que tu as tout retranscrit. J'aurais dû préserver ça.

Tim resta ému.

— Tu sais quand je disais que tu étais le meilleur olfacteur, je ne plaisantais pas...

— Rien n'aurait été possible sans toi. Jouons-la comme tu veux. Tu as toujours fait un carton.

Les deux hommes se prirent dans les bras. Exhumant une bonne fois pour toute la hache de guerre depuis si longtemps déterrée.

*

— *En effet, le guide empestait la friture ou l'huile de moteur, ou les deux s'il utilisait l'une pour faire l'autre. Qui a écrit ça ? Ce n'est pas terrible.*

— Je n'ai jamais trouvé de bonne formule, me répondit mon père.

— *En effet, le guide empestait la friture, là je marque une pause, et j'enchaîne, ou alors il faisait ses frites dans l'huile de moteur.*

— Bof...

— *En effet, le guide empestait la friture et l'huile de moteur. Ou plutôt les deux à la fois.*

— Mouais.

— Tu ne m'aides pas là.

Je me raclai la gorge.

— *En effet, le guide empestait l'huile de moteur dans laquelle il aurait fait revenir ses accras de morue.*

Mon père sourit.

— *En effet, le guide empestait l'huile de moteur de friture de morue dessalée et était entouré d'une bande de psychopathes des bois partageant la même recette de cuisine !*

Cette fois, mon père se mit à rire franchement.

— On va garder celle d'avant ! Aller... Continue.

— D'ailleurs papa, tu ne crois pas qu'il y ait trop de voix-off dans cette histoire ? J'ai l'impression d'y avoir passé des heures...

— Je sais. Mais en montant, certaines images se passeront de commentaires. Je préfère tout enregistrer pour le moment...

La bande annonce était sortie quelques mois plus tôt. Et même si le montage avait bien avancé rien n'était encore fini. Mon père gagnait du temps en enregistrant les voix-off ou en odorisant le film. Mais la scène finale manquait cruellement...

Nous avons tourné une version où ma mère revenait vers mon père. Mais il avait refusé de mettre une *happy end*.

Le temps passa et la sortie du film approchait. La promotion commençait sur les plateaux de télévision. Daniel était un maître du show et n'hésitait pas à mouiller le maillot.

Nous revoilà devant les écrans de montage.

Mise en abîme, la vidéo que nous montons, c'est notre image devant les écrans de montage. À l'infini nous nous regardons dans ces petites fenêtres noires. Et nous en sommes au même point. L'ordinateur est un Apple ou un Dell, la marque qui nous aura financés. L'odeur de cet instant est celle de mon père et de moi, mélangées à celle de l'ordinateur qui surchauffe. Le film sort dans quelques semaines, il faut fournir des copies numériques du montage.

Nous finirons donc ainsi.

— Et sinon ? je continue, comment on le finit ?

— Je n'en sais rien, répond Tim, on remet la scène d'intro, quand je sors de mon appartement en contre-jour. On oublie tout. Que se passe-t-il ?

— Ça fait très film français, je réplique, on ne comprend pas.

— Nous sommes français ! rétorque mon père.

Nous rions ensemble.

— Tu ne veux pas finir sur une note plus légère ?
Tiens ! Comment ça se passe avec Noémie ? je demande.

— Noémie ?

— La doublure de maman.

— C'est bizarre... Je n'arrive pas à l'approcher quand elle ressemble à ta mère. Et en dehors... C'est vrai que c'est une fille bien. Mais elle est très jeune et... ce n'est pas ta mère.

— Pourquoi ne pas essayer ?

— J'ai aimé ta mère. Je l'ai aimé si fort que je ne pensais pas pouvoir m'en remettre. Mais... ce n'est pas ta mère.

Il soupire et lève les yeux vers le plafond. Puis il me sourit.

— Je crois que je suis allé au-delà de tout ça.

— Et pour l'olfaction ?

— Je ne sais pas. Pourquoi s'arrêter au cinéma 3S ? Qu'est-ce qui nous empêcherait dans le futur que le cinéma se laisse toucher. Ou goûter ! La nouvelle génération doit nous surprendre ! Comme, je l'espère, nous surprenons les frères Lumière... Qui aurait pu imaginer ce que nous allons faire de tout ça ?

— Alors 4S puis 5S ?

— Non... Il y aura encore mieux. L'avenir, mon garçon, c'est l'interactivité !

Fondu au noir.

Voix-off.

Vous connaissez déjà la suite.

Générique.

FIN.

Scène post-générique (qui obligera tous les spectateurs à regarder les noms de la cinquantaine de techniciens qui ont participé à la réalisation de ce film).

Intérieur jour.

Lent travelling vers la droite dans salle d'accueil d'une boîte de production. La caméra s'attarde d'abord sur une petite table basse en bois blanchi entourée de chaises de la même facture. En face, un mur végétal, îlot vert vif dans cette pièce où tout (murs, plafond, sol, mobilier) est blanc ou noir. Derrière un bureau légèrement surélevé, décalé du coin attente sur la droite, un jeune standardiste bien habillé – chemise blanche, cravate et pantalon gris – tout équipé – casque micro-oreillette ultra fin vissé sur le crâne – attend, l'air blasé, en regardant les passant par la grande baie vitrée qui s'ouvre sur toute la pièce. Encore à sa droite, un escalier aux marches métalliques qui montent vers un étage composé principalement de plateau de tournage et autre box de montage (que nous ne verrons pas).

La caméra suit son chemin. Après les escaliers, une grosse horloge numérique indique l'heure alors qu'un énorme écran soixante-cinq pouces mime, dans un magnifique contraste de noir et de blanc, tout un mécanisme exagérément compliqué (rouage, balancier) totalement synchronisé avec le cadran analogique au-dessus.

Si la caméra s'attarde au moins quelques secondes sur cette technologie c'est pour mieux apprécier le passage de la minute qui bascule l'horloge dans une nouvelle heure – il est 16 : 00.

Puis elle repart vers la porte blanche, fermée, à l'extrémité droite de la salle d'accueil de cette boîte de production dont nous ne donnerons pas le nom pour le moment. Zoom sur cette porte pour essayer de capter la

conversation mais les sons sont indistincts à cause de la grosse épaisseur du bois.

La porte vitrée s'ouvre alors.

Une jeune femme brune, tailleur gris et veste assortie, chemise rose saumon, la trentaine ou peut-être un peu plus, mais d'une beauté sans âge, entre et s'approche du standardiste.

— Il a bientôt fini, dit l'homme au casque, je le préviens de votre arrivée.

Une arrivée qui semble avoir réveillé notre ami – qui semble soudainement intéressé par son travail. Il appuie sur son casque, attend quelques secondes et annonce :

— Monsieur, elle est ici.

La femme s'installe déjà sur une des chaises de la salle d'attente. Tout dans son attitude semble naturel, jovial. Le moindre geste du menton, sa façon de remettre une mèche de cheveu derrière son oreille, tout indique une bonne humeur qui transpire et ne laisse personne indifférent. Le scénario ne dit pas si elle travaille ici, mais elle semble à l'aise et presque chez elle.

La porte blanche au fond de la salle s'ouvre en grand.

— C'est de la folie ! s'exclame Tim.

C'est le premier sortit, comme à son habitude, il porte un jean bleu, un t-shirt « geek-comique » et des baskets rouges.

— Digne de l'Oscar du meilleur scénario, rétorque Daniel qui le suit.

Vous connaissez le deuxième, producteur indépendant à la notoriété plus que reconnu désormais.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? C'est de la folie furieuse, on ne parle pas d'une seule histoire, d'un seul film !

— C'est pourquoi tu ne seras pas seul.

Ils ont approché de la salle d'attente. La femme s'est levée en voyant son ami Daniel, a tiré sur la jupe de son tailleur et attend tout sourire. Elle embrasse le

producteur et tend la main à Tim. Il est sous le charme instantanément. Son sourire est éclatant et ses yeux plein de couleur pétillent de malice. Elle a ce je-ne-sais-quoi d'attirant, de charmant.

— Je te présente Dragana, dit Daniel.

— Enchantée, dit-elle.

— Pareillement, répond-t-il un peu gauche.

— Tu vas travailler avec elle. Je suis sûr que ça va marcher entre vous.

— J'ai vraiment hâte, dit-elle alors que Tim lui prend enfin la main, rougissant.

Écran noir.

RAYIZOUICK.COM